Témoignage de Laurent Mathieu

Extrait de : Impasse au conseil municipal

Auteur : Maurice Dumas

MATHIEU : Quand je suis venu pour acheter la terre du père, en 1975, on est allé tous les deux au bureau du Crédit agricole pour se faire dire par les fonctionnaires, qu'on était pas assez gros, qu'en achetant la terre du père, je m'achetais dans la misère.
Sa terre, mon père, c'était toute sa vie, toute sa fierté. Pas une grosse entreprise, mais de bons revenus… nets. C'était pas assez gros ! Le troupeau trop petit, la terre pas assez grande et trop de perte de temps éparpillé entre le soin des poules, des vaches, des moutons et des cochons.
Qu'est-ce qu'on m'offre, alors ?
D'abord, je dois me spécialiser dans une production; première condition pour avoir droit aux subventions. De la manière dont vont les affaires, c'est la production laitière qui semble la plus prospère. Je dois alors grossir le troupeau et agrandir la terre. Des terres à vendre, il y en a juste une, au bout du rang, à cinq kilomètres de la maison, la terre du vieux Baptiste qui vient de mourir. Parce qu'il est mort pas de famille, pas d'héritiers, pas de papiers, le gouvernement s'est emparé de la propriété et l'a remis dans les mains d'intérêts privés…. Imaginez, on est trois qui la veulent la terre du vieux Baptiste. Ben, c'est pas compliqué à expliquer : pour l'avoir, je dois la payer trois fois le prix. Une terre toute désorganisée : plus d'équipement, plus de troupeau, des bâtiments vides, même pas un vieux marteau oublié sous les renvois-d'eau. L'encanteur a même arraché la boîte électrique dans l'entrée de la grange pour quelques piastres de plus.
J'ai pas le choix ? Pour continuer le travail de mon père, je dois me plier aux arbitraires des fonctionnaires.
Je peux pas doubler la grosseur du troupeau sans agrandir l'étable. Il me faut donc une vacherie neuve avec un écureur neuf et un système moderne pour la traite avec un gros réservoir à lait stainless. Pour faire deux fois plus d'ouvrage dans le même temps, il faut de plus gros équipements.
Quand tout a été réglé avec les fonctionnaires du ministère, au lieu d'une dette de trente-cinq mille piastres, je me suis ramassé avec une dette de quatre-vingt-quinze mille piastres. Ça, c'est de l'argent en 1975.

Quand j'ai signé les contrats, ce matin-là, je me suis mis une corde au cou avec un nœud coulant, dedans.
Si je tombe, je me pends.

Mon père pleurait en signant les papiers. D'instinct, il savait que ce n'était pas la bonne voie. Mais, il ne pouvait rien contre le système.
Moi, j'étais jeune, je faisais confiance au progrès, en l'avenir, en la technologie moderne. Puis, de beaux équipements neufs, ça te donne de la fierté, du moins dans l'instant présent.

Ça, c'est rien que le commencement.

Ensuite, c’est le contrôle laitier, le suivi des vétérinaires. On fait sortir les poules des étables pour éviter la propagation de microbes. Un peu plus, et ils interdisent les chats. Quand on leur a dit que c’est ou les chats ou les rats, ils n’insistent pas.

Là, je vous raconterai pas la période où ma femme a failli me laisser là. Ce serait trop long. Je vais juste vous dire comment ça s’est réglé. Je lui ai dit : Si tu veux partir avec le chum, t’as beau, mais t’emporteras pas le troupeau. T’as le choix : c’est le mari avec le troupeau ou le chum sans le troupeau.

SAINT-JEAN : Puis, qu’est-ce qu’elle a choisi ?

MATHIEU : T’es ben curieuse. *(Pause)* Ben elle a choisi le troupeau. *(Pause)* Ça pas réglé nos problèmes, vous comprendrez.

Et ça continue.
Nos petites usines laitières ne sont plus rentables, qu’on nous dit. Alors, on sort les gros camions citernes stainless. C’est plus payant de transporter le lait en vrac de Rimouski à Saint-Hyacinthe et de le redistribuer en petits contenants dans d’autres camions.
Payant pour qui ? Pour les actionnaires des pétrolières ? On n’avait pas, dans le temps, tous les renseignements qu’on a aujourd’hui. On ne l’a pas vu venir, le bulldozer des grosses compagnies.

Et ça continue.
Tout nous tombe dessus en même temps : les pluies acides, les normes environnementales, la flambée des cotas, le marché mondial.
C’est ça, notre condition de vie, nous, les producteurs, aujourd’hui. La corde est de plus en plus courte, plus tendue, il y a toujours un nœud dedans.
Si je tombe, je me pends.

Et ça continue.
La dernière trouvaille, les fosses à purin. C’est pas les producteurs qui ont demandé cela, c’est imposé par les gouvernements, puis, les gouvernements ne gouvernent plus, ils sont à genoux devant les grosses compagnies. Aujourd’hui, on vise la production porcine, demain, ce sera les autres productions. C’est déjà commencé.

J’ai toujours la corde au cou, plus courte, plus tendue, il y a toujours un nœud dedans.
Si je tombe, je me pends.